

fortifie toutes nos facultés, qui nous rende en un mot capables d'atteindre le but de la vie ? Supprimez l'instruction que la famille, les sociétés politiques, les corporations savantes, l'Église enfin, nous donnent à divers degrés et dans divers ordres, notre esprit demeurera dans l'inertie et la stérilité. Mais, le premier homme ne pouvant avoir aucun maître humain, il fallait bien que la Providence lui vint en aide par un secours extraordinaire. De quelle manière le Créateur a-t-il fait l'éducation du premier homme ? Quelle a été la forme et l'étendue de ses enseignements ? C'est ce que l'histoire seule peut nous apprendre avec certitude et précision ; mais au moins Dieu a fait plus que ne le suppose Jouffroy, et nous pouvons l'affirmer *à priori*.

La Genèse nous atteste que le Créateur daigna parler à Adam, qu'il lui révéla ses devoirs avec leur sanction, qu'il lui donna même quelques notions sur la nature des êtres dont il le constituait maître absolu, et qu'à cette école divine l'homme formula ses connaissances sous des noms expressifs (1). Pour nous, chrétiens, qui considérons l'être suprême comme un père plein de bonté, nous acceptons

(1) Genèse, ch. II. — « Omne enim quod vocavit Adam animal vivens, ipsum nomen ejus. » Moïse, dit Eusèbe, voulait faire entendre que les noms imposés par Adam aux animaux exprimaient leur nature : « Quam ait, ipsum erat nomen ejus quod aliud quam appellationes uti natura postulat, inditas esse significat ? » (Preparat. evang., lib. X, cap. VI.) Cette interpré-

avec bonheur ce témoignage auguste ; et, quand nous voyons Jéhovah se faire ainsi le précepteur de sa créature, nous reconnaissons en lui le vrai Dieu, le Dieu de l'Évangile. Si nous ne pouvons nous représenter nettement ces touchants préludes de l'Incarnation du Verbe, si les livres saints refusent à notre curiosité cette satisfaction inutile, nous trouvons dans leurs récit tout ce qu'exige notre raison, tout ce que demande notre cœur, tout ce qui intéresse notre piété. Mais les philosophes rationalistes craindraient d'humilier la raison, en supposant qu'elle a eu besoin d'être fécondée primitivement par un enseignement surnaturel, ou tout au moins par le don de la parole ; ils ne peuvent donc se décider à croire que la Providence ait tant fait pour l'éducation du genre humain ; et ils présument que l'homme doit uniquement à ses efforts toutes les connaissances qu'il possède. M. Cousin, par exemple, éprouve une répugnance visible à supposer que le premier homme ait reçu le langage par un enseignement extérieur, ou même qu'il soit arrivé à la vie avec la science innée d'une langue complète. Suivant lui, si l'école théologique prétend que Dieu seul a pu inventer le

l'histoire de l'humanité s'accorde parfaitement avec les traditions hébraïques conservées par les Rabbins. (Cf. *Dissert. philologico-theolog.* 1, § XXIV, par JEAN BIXTORY, le fils, et *Biblioth. Magnor. Rabl.*, t. I, par JULES BARTOLOCCI.)

« langage, c'est afin d'abaisser l'esprit humain (1). » En effet, prétendre que notre raison ne se suffit pas pleinement à elle-même, et que le secours divin lui a été encore nécessaire après l'acte créateur, n'est-ce pas commettre un crime de lèse-philosophie?... il est évident que non.

A la vérité, dans un moment de franchise, le célèbre professeur a reconnu que « le langage est certainement la condition de toutes les opérations complexes et peut-être de toutes les opérations simples de la pensée (2). » Après cela, il aurait dû, ce semble, conclure, avec M. de Bonald, qu'il eût fallu posséder le langage pour être en état de l'inventer. Mais il s'est bien gardé de compromettre la cause du Rationalisme en nous faisant une pareille concession, et il n'a pas dissimulé son mécontentement, quand il a rencontré un libre penseur qui a cru devoir recourir à une intervention divine, pour expliquer l'origine des langues. Ainsi, dans son cours de 1828, il reproche à Herder d'avoir eu recours à des « explications mystiques, au lieu de rapporter le langage à l'énergie de l'esprit humain. Comme Rousseau, dit-il, et depuis, M. de

(1) *Fragments philosophiques*, t. II, page 73. — Ne pourrait-on pas dire avec plus de raison que l'école rationaliste veut flatter l'orgueil de l'homme et alléger le fardeau de la reconnaissance due au Créateur, quand elle prétend que l'homme seul a inventé le langage ?

(2) *Cours de 1819*, 1^{re} partie, page 109.

« Bonald, Herder résout le problème par le *Deus ex machina*. Le langage, suivant lui, est d'institution divine; cela peut-être, mais ce n'est pas moins un contre-sens dans l'ouvrage de Herder, où tout est expliqué humainement. Si Dieu intervient dans cette difficulté, il faut le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes, et c'en est fait de l'idée fondamentale du livre (1). » — Que Herder soit ici inconséquent, cela peut être; mais ne vaut-il pas mieux admettre une vérité par inconséquence que d'être perpétuellement dans le faux par amour de la logique? Telle n'est point, à ce qu'il paraît, l'opinion de M. Cousin : Quand on est rationaliste, il ne veut pas qu'on le soit à moitié; et, pour lui, il tâche de l'être aussi complètement que possible, il

(1) *Cours de 1828* ou *Intr. à l'hist. de la Philos.*, 11^{me} leçon, page 29. — Cf. *Fragments philosophiques*, t. 1^{er}, page 215. — Ni M. Cousin, ni Jouffroy n'ont osé entreprendre une discussion approfondie de la thèse posée par M. de Bonald. On dirait qu'ils ont craint d'être amenés, comme Herder, à quelque inconséquence. Moins clairvoyant, M. Damiron a été plus hardi, et à deux reprises il a disserté sur l'origine du langage avec l'aisance superficielle qui le caractérise. (V. son *Histoire de la Phil. en France*, Article de BONALD, et *Conclusion*. — Voyez aussi son *Cours de Philosophie*.) Malheureusement il a, suivant son habitude, glissé sur toutes les difficultés un peu profondes, sans paraître les apercevoir; et pourtant il a été amené à des concessions remarquables, dont il s'efforce en vain d'atténuer la portée.

repousse donc *les explications mystiques*, et, pour tenir jusqu'au bout la gageure de tout expliquer humainement, il refuse d'admettre que le langage soit d'institution divine. Si l'on commettait l'imprudence d'ouvrir ainsi au surnaturel les portes de la Philosophie, tout serait perdu en effet : une fois que Dieu serait intervenu dans cette première difficulté, il faudrait le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes, et c'en serait fait de l'hypothèse fondamentale du rationalisme ! Donc « ce doit être un principe pour la « métaphysique que Dieu, qui est la raison de tout, « n'est l'explication de rien (1). »

II.— Si les premiers hommes n'ont reçu aucun enseignement surnaturel touchant leur destinée et leurs rapports avec Dieu, s'ils n'ont pas même été créés avec la connaissance infuse d'une langue complète, qui fournit à leur intelligence la première condition de tout progrès, il s'en suit que le genre humain a commencé par une ignorance plus profonde que celle des Caffres, des Hottentots, des Endamènes et de tous les sauvages les plus dégradés. En effet, ces sauvages, étant en possession d'une langue, ont déjà la condition fondamentale du progrès ; et d'ailleurs, au sein de leur abrutissement, il leur reste encore quelques traditions soit industrielles, soit

(1) J. SIMON, *Introd. aux Œuvres philos. de Bossuet*, p. xv.

même religieuses. Mais, si les premiers hommes eussent été jetés sur la terre sans nulle connaissance infuse, et qu'ils eussent été ensuite abandonnés à eux mêmes, très certainement l'espèce humaine serait encore plongée dans son ignorance primitive ; ou plutôt, dépourvue de la force et de l'instinct naturels aux animaux, elle eût depuis long-temps disparu de la surface du globe (1).

Pour faire sortir l'humanité de cet abrutissement originaire, le Rationalisme appelle à son secours la spontanéité primitive. Mais comment des esprits sérieux peuvent-ils se payer ainsi de vains mots ? A-t-on jamais vu une seule intelligence se développer spontanément, par son énergie interne, sans qu'un enseignement extérieur l'eût préalable-

(1) M. Damiron convient qu'il a dû y avoir pour le premier homme « un coup de lumière, et comme un *fait lux* de la pensée, qui lui donnât tout d'abord une sorte de science intuitive capable de suppléer l'expérience par l'instinct, et la raison par le sentiment. Autrement la société, sans idées, sans ces idées vitales qui étaient nécessaires à sa conservation et à son bon état, n'eût pu que se dépraver et périr. Née d'hier, ignorant tout, sans tradition ni sagesse acquise, que fut-elle devenue dans son dénuement, si elle eût été forcée de se composer elle-même un système de philosophie approprié à l'urgence de sa situation ? La première loi de son existence était d'avoir immédiatement des principes positifs d'action ; c'était de la sagesse divine de les lui donner par *grâce prompte et spéciale*. » (*Essai sur l'hist. de la Phil. en France au XIX^e siècle*, t. II, p. 218-219.)

ment fécondées ? Est-ce que le désir d'un état plus parfait ne suppose pas la connaissance des avantages que cet état peut procurer ? Est-ce que le premier-homme n'eût pas manqué des excitations innombrables et incessantes par lesquelles notre société civilisée provoque et soutient si puissamment notre activité ?

Certes, les peuples dont nous connaissons l'histoire devraient montrer une puissance de spontanéité bien supérieure à celle de ces hommes brutes, que la Philosophie a cru voir dans ses rêves cosmogoniques, improvisant la syntaxe, ou se livrant à des travaux séculaires, pour inventer des déclinaisons et des conjugaisons. Et pourtant l'Ethnographie philologique n'a pu découvrir un seul peuple qui, par l'énergie de sa spontanéité ait fait faire à sa langue un progrès important (1). C'est que l'homme reçoit sa langue, au lieu de la créer; il en use bien ou mal, il subit ses imperfections et profite de son influence plus ou moins féconde; mais il ne la produit pas plus qu'il ne produit ses facultés spirituelles et ses organes corporels, ou le climat sous lequel il naît et l'air qu'il respire. Supposer qu'il s'est doté lui-même du langage, c'est donc une hypothèse aussi absurde que de lui attribuer l'invention de la lumière.

Remarquez d'ailleurs que le besoin de progrès

(1) Voyez sur ce sujet une note à la fin du volume.

diminue à mesure que l'on descend l'échelle de la civilisation. Le sauvage est essentiellement stationnaire; il repousse même la civilisation, quand on la lui présente, et il ne faut rien moins que le dévouement héroïque et la force surnaturelle de nos missionnaires pour l'arracher à son apathie (1). Si quelques tribus énergiques, plutôt barbares que sauvages, s'élèvent à la civilisation, c'est toujours sous l'influence de races déjà civilisées, ou tout au moins à leur exemple. Enfin l'homme primitif, tel que l'ont imaginé les rationalistes, eût été dépourvu de tous les moyens subjectifs et objectifs à l'aide desquels les nations barbares entrent quelquefois dans la carrière du perfectionnement. Il eût eu à vaincre des difficultés extérieures infiniment plus redoutables et plus nombreuses, en même temps que ses ressources intérieures eussent été nulles, ou à peu près nulles. Réduit à un langage instinctif, composé de cris et de gestes, comment se serait-il élevé au-dessus des habitudes grossières de la vie animale ? Incapable d'arriver à une idée abstraite, il n'eût pu connaître et désigner à ses semblables que des objets sensibles. La notion d'un état supérieur ou d'un langage plus parfait ne lui eût donc jamais apparu, pour l'attirer et le diriger dans les routes escarpées du progrès (2).

(1) Voyez sur ce sujet une note à la fin du volume.

(2) Je ne puis pas entrer ici dans une discussion approfondie.

Chose étrange ! Lorsque des panthéistes ou même des athées découvrent dans les entrailles de la terre des débris fossiles de plantes herbacées, de polypes, d'étoiles de mer, de trilobites ou d'huîtres, ils ne s'avisent jamais de penser que ces plantes ou ces animaux obscurs ont été produits dans cette position. Le bon sens, plus fort que leurs systèmes destructifs de la Providence, leur persuade que ces débris ont été jetés dans cette position par quelque catastrophe. Mais, s'ils rencontrent des tribus sauvages vivant de la vie des brutes et tombées, pour ainsi dire, à l'état fossile, ils n'hésiteront pas à proclamer que ces êtres déchus ont été produits dans cet état, et que c'est là l'homme primitif ! Ils se garderaient bien de supposer que les plus humbles, les plus chétifs d'entre tous les êtres organisés ont été créés en dehors des conditions nécessaires à leur développement ; et ils ne reculèrent pas devant une assertion semblable, quand il s'agira de l'homme, la plus sublime de toutes les créations terrestres (1) !

die, pour démontrer que l'homme n'eût jamais découvert un langage tel que celui dont il est en possession maintenant. Ceux qui voudront étudier complètement cette question devront méditer, outre les travaux bien connus de M. de Bonald, et que l'abbé Rosmini a écrit plus récemment sur ce sujet dans ses *Opuscoli filosofici* (Vol. I, p. 62.).

(1) Par une de ces inconséquences qui lui sont familières, Schelling a évité cette erreur. Bien qu'il ait paru souvent ad-

II. — Si je ne me trompe, M. Cousin a senti combien il est arbitraire et absurde de supposer ainsi que le premier homme fut créé dans l'ignorance de ce qui importe le plus à sa destinée. J'ai cité en effet un passage qui semble inspiré par ce sentiment (1). Néanmoins, il ne faudrait pas conclure de ce texte que l'illustre professeur rejette l'hypothèse de l'abrutissement primitif comme fausse, ou tout-à-fait improbable. Suivant toute apparence, il s'aperçoit seulement qu'il est impossible d'établir cette opinion par des preuves historiques, et il ne veut pas s'engager inutilement dans les embarras d'un dogmatisme insoutenable. Sur ce point, en un mot, de même que sur beaucoup d'autres, le scepticisme

mettre l'hypothèse du progrès continu, il a renouvelé les conjectures romanesques de Bailly concernant une civilisation primitive, qui aurait précédé tous les temps historiques, et dont les autres civilisations antiques seraient en quelque sorte des débris. Une fois placé à ce point de vue, qui n'est pas tout-à-fait le véritable, mais qui s'en approche, il a compris facilement que le sauvage est l'homme dégradé, et point du tout l'homme primitif. « Il n'y a pas d'état de barbarie, dit-il, qui ne soit sorti d'une civilisation détruite, et il appartient aux futures recherches sur l'histoire du globe de faire voir par quelles révolutions les populations sauvages ont été arrachées de leurs rapports avec le reste du monde. » (Voyez le *Livre de M. Matter sur Schelling*, p. 41-42.)

(1) M. Cousin y promet de ne pas commencer l'histoire par des hypothèses, comme les philosophes qui font naître l'espèce humaine dans l'état sauvage (Voyez ci-dessus, p. 184.).

lui parait le parti le plus sûr et le plus commode ; il s'y tient donc, et il déclare qu'une nuit impénétrable enveloppe l'état primitif du genre humain (1). Au fond, cela ne suffit-il pas pour le but essentiel du Rationalisme ? Remarquez en outre qu'en faisant également ses réserves vis-à-vis de Hobbes et de Moïse, on prend une attitude qui va merveilleusement à un philosophe éclectique. Envelopper dans le même doute les conjectures de l'athéisme, et le témoignage historique de la Bible, c'est se donner, aux yeux de bien des gens, l'apparence d'une haute impartialité. D'ailleurs, après cette déclaration sceptique, qui le dispense de démontrer l'hypothèse vers laquelle il incline, M. Cousin continue de sous-entendre cette hypothèse, ou du moins d'autres hypothèses qui la ramènent nécessairement. Ne suppose-t-il pas toujours que nulle révélation surnaturelle n'a éclairé l'homme sur sa destinée, et que l'invention même du langage doit être attribuée à la spontanéité de l'esprit humain ?

(1) Voyez sa critique de la théorie de Hobbes sur l'origine du droit, dans son *Cours de 1819-1820*, 4^e partie : « L'expérience historique nous abandonne, dit-il, lorsque nous essayons de remonter trop avant dans la nuit des temps, et nous ne pouvons que balbutier des hypothèses sur l'état véritablement primitif des sociétés », page 243. — Un peu plus loin, il confesse encore son scepticisme par les paroles suivantes : « Assurément, nous n'avons pas la prétention de savoir quel a été l'état primitif de la société. » (*Ibidem*, page 247.)

N'est-ce pas là revenir, par une voie cachée, par une évolution silencieuse, au point de départ qu'il avait paru abandonner ? C'est ce que l'on reconnaît dès le début du livre où il a résumé ses vues générales sur la Philosophie de l'histoire.

En effet, la première leçon du cours de 1828 est une espèce de *Genèse humanitaire*, où l'éloquent professeur a exposé l'ordre logique et chronologique, suivant lequel il conçoit que les divers éléments de la civilisation se sont produits et ont dû inévitablement se produire. Or, l'hypothèse de l'abrutissement primitif nous apparaît presque sans voile sur le premier plan de ce tableau. Ainsi, M. Cousin nous y montre « la confusion et le chaos de la société naturelle » sous des couleurs qui conviendraient parfaitement à la peinture de cet *Enfer terrestre*, que Hobbes substituait au *Paradis terrestre*. Suivant notre auteur, le premier sentiment de l'homme en face du monde extérieur, c'est le besoin de se défendre contre les forces d'une nature ennemie, qui menace de briser sa frêle existence. L'objet de l'activité humaine, dans la première période de son développement, c'est donc l'idée de l'*utile*, qui engendre l'industrie avec les sciences qui s'y rattachent. Peu à peu l'idée du juste et de l'injuste s'éveille dans les intelligences : « L'homme l'aperçoit d'abord ; mais il ne l'aperçoit que comme un éclair dans la nuit profonde des passions primitives ; il l'a perçu sans cesse violée et à tout moment effacée

« par le désordre nécessaire des passions et des intérêts contraires... Peu à peu, ce lui devient un besoin impérieux de la réaliser; et, tout comme auparavant il avait formé une nature nouvelle sur l'idée de l'utile, de même ici, à la place de la société primitive où tout était confondu, il crée une société nouvelle sur la base d'une seule idée, celle de la justice. La justice constituée, c'est l'état (1). » Dans les périodes suivantes l'homme s'élève tour à tour à l'idée du beau, qui engendre l'Art, — à l'idée du divin, qui engendre la Religion, — puis enfin à l'idée du vrai, qui engendre la Philosophie.

N'est-il pas évident que le point de départ de cette théorie est précisément l'hypothèse de la barbarie primitive imaginée par Hobbes? Au fond, cette hypothèse doit sembler *a priori* évidente et nécessaire, quand on a exclu toute intervention surnaturelle de la Providence dans l'éducation première du genre humain. Jouffroy, qui est sans aucun doute le meilleur logicien et l'esprit le plus conséquent de l'école éclectique, Jouffroy l'a fort bien compris, et il a placé nettement le point de départ de l'humanité dans l'état sauvage (2).

Mais, si le Rationalisme conduit logiquement à

(1) *Intr. à l'hist. de la Philos.*, 1^{re} leçon, page 14-15.

(2) « Les nations sauvages, dit-il, sont le reste de la matière première de la civilisation. » (*Mélanges phil.*, p. 100.) — Et plus loin : « Transportez-vous par la pensée à ces époques reculées que rappellent confusément les traditions de tous les

supposer que l'état sauvage fut l'état primitif du genre humain, l'histoire repousse une supposition si injurieuse à la Providence. Les ruines gigantesques de l'Égypte, de l'Inde, de l'Asie-Mineure et de la Grèce antique, les constructions cyclopéennes, les pyramides, etc., se dressent encore sur le sol, pour attester la puissance de la civilisation et des arts à une époque voisine du déluge. Les découvertes de l'Archéologie dans les forêts vierges de l'Amérique montrent que là, comme partout, c'est la civilisation qui est ancienne et la barbarie qui est nouvelle. Les traditions et les langues mêmes des sauvages sont aussi des ruines qui révèlent la grandeur primitive de ces races déchues, ou les rattachent à des nations civilisées (1). En vain l'incrédulité appellerait les siècles à son secours : la Géologie et l'Histoire, nous démontrent l'origine récente de l'homme et opposent une barrière infranchissable aux fabuleuses chronologies qui voudraient reculer indéfiniment dans le passé (2). L'hypothèse

peuples, où l'espèce humaine encore peu nombreuse, encore désarmée et sauvage, se trouvait dispersée sur la surface de la terre, en présence d'une nature qu'elle n'avait pas tenté de soumettre, et dont elle ignorait les lois, etc. » (*Ibid.*, p.

(1) V. *Vue des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, par ALEX. DE HUMBOLDT. — Cfr. *Annales de philosophie chrét.*, passim.

(2) CEVIER, *Discours sur les révolutions du globe*. — MARCEL DE SERRES, *Cosmogonie de Moïse*, etc.

de l'état de nature n'est-elle pas enfin démentie par le respect des anciens pour la haute antiquité, et par les souvenirs de l'âge d'or, du Paradis terrestre, etc., souvenirs qui se trouvent chez tous les peuples de l'ancien et du nouveau-monde? Si l'homme n'eût été d'abord qu'un singe perfectionné, ce respect des anciens pour l'antiquité ne serait-il pas inexplicable? Le genre humain, dans sa marche ascendante, n'aurait dû en effet jeter sur son passé qu'un regard dédaigneux; fier de grandir chaque jour, d'élargir sans cesse les limites de son pouvoir et de sa science, il n'eût dû se souvenir de son premier âge que pour le mépriser. Quel plaisir pour son orgueil, de comparer sans cesse ce qu'il serait devenu par ses propres efforts, avec ce qu'il eût été en sortant des mains de Dieu! Et néanmoins, nulle part dans l'antiquité vous ne trouverez cette vaniteuse doctrine du développement progressif en matière religieuse; partout au contraire se rencontrent le dogme de la déchéance, et l'idée de la corruption croissante du genre humain: l'histoire, qui s'ouvre par l'âge d'or, par le *Satyayouga*, aboutit à l'âge de fer, au *Kali-youga*. La vraie foi, croyait-on partout, c'était la foi des ancêtres; car, disait Cicéron résumant toutes les traditions antiques, *Antiquitas proximè accedit ad Deos* (1).

L'unanimité des traditions universelles est, sur

(1) De legibus, lib. II, 44.

ce point, si évidente, que M. Cousin et ses disciples n'ont pas osé en général la contredire d'une manière bien ouverte. Seulement, ils n'en ont pas tenu compte. Du reste, ici, comme presque partout, la doctrine du Rationalisme est fort incéaise; et, pour dissimuler son incéaise, elle est réduite à s'envelopper d'obscurités et d'équivoques. Citons encore un exemple de la confusion d'idées sous laquelle M. Cousin s'efforce de cacher le vide et le danger de ses théories touchant l'état primitif du genre humain.

Suivant lui, l'esprit humain commence par se développer d'une manière spontanée, instinctive et irréfléchie; il a, de prime-abord, l'intuition de toutes choses (1); mais cette intuition primitive est vague, confuse, indéterminée; si elle est exempte d'erreurs, c'est qu'elle ne renferme aucune notion distincte, et qu'elle est antérieure à toute affirmation, comme à toute négation. Eh bien! ce développement primitif de notre esprit, que M. Cousin décore des noms sacrés de *foi*, de *religion*, de *révélation primitive*, il l'appelle aussi *l'état d'innocence* (2).

(1) • Du moment que l'homme se connaît (et remarquez bien que je ne parle pas d'un savoir développé et scientifique), il ne se connaît qu'à la condition de savoir tout le reste de la même manière qu'il se sait lui-même. Tout est donné dans tout, etc. » (*Introd. à l'hist. de la Philos.*, 5^e leçon, p. 35.) Voyez, sur ce sujet, une note à la fin du volume.

(2) • Sous leur forme naïve et primitive, dit il, ces idées (de

et sans doute il croit trouver dans ce phénomène psychologique une explication transcendente des mythes chrétiens relatifs à la perfection du premier homme avant son péché. Telle est du moins la doctrine que plusieurs de ses disciples ont émise en lui empruntant ses ambiguïtés dérisoires. Si nous suivons jusqu'au bout l'idée fondamentale de cette singulière théorie, le dogme du péché originel, ou de la déchéance, nous apparaîtra comme un poétique symbole des fatigues et des erreurs auxquelles nous sommes exposés, lorsque, sortant de cet état d'ignorance primitive, que M. Cousin et ses disciples appellent ironiquement *l'état d'innocence*, nous débutons dans la carrière pénible de la réflexion. Le dogme de la Rédemption deviendra pareillement,

substance et de cause, d'infini et de fini, etc., en un mot les idées fondamentales que la raison conçoit spontanément) sont partout les mêmes; c'est en quelque sorte *l'état d'innocence, l'âge d'or de la pensée.* » (*Introd. à l'hist. de la Philos.*, 6^{me} leçon, page 22.)—Un peu plus loin, il dit plus nettement encore : « La spontanéité est l'innocence, *l'âge d'or de la pensée.* » (*Ibidem*, page 55.) Par le même abus du langage, Jouffroy décore du nom consacré de *l'état d'innocence*, l'ignorance ou même l'insouciance apathique de l'homme qui ne s'est pas encore demandé sérieusement pourquoi il est au monde. Lorsque le problème de notre destinée s'est emparé de notre attention, dit-il, l'homme n'est plus ce qu'il était; l'homme est changé; il est sorti de *l'état d'innocence*; il est arrivé à l'état raisonnable et réfléchi, à l'état humain proprement dit. » (*Mélanges phil.*, p. 413.)

à ce point de vue; une image du progrès philosophique, qui nous délivre peu à peu du doute et de l'erreur. M. Cousin n'a sans doute formulé nulle part ce système théologique; mais il en a posé les principes, et ses élèves les plus hardis ont achevé, comme nous le verrons, ce qu'il avait commencé avec sa prudence habituelle (1).

M. Cousin désavouerait-il cette explication, ou plutôt cette négation des mystères fondamentaux du Christianisme? Je l'ignore; mais certainement il ne pourrait le faire sans inconséquence. C'est ce que je montrerai ailleurs d'une manière plus approfondie; présentement il me suffit de constater l'opposition radicale et perpétuelle qui existe entre cette

(1) Je ne bornerai à citer ici, pour exemple, l'explication bizarre « du mythe d'Adam » proposée par M. Le Roux. « Dieu, dit ce continuateur audacieux de M. Cousin, Dieu donne à l'homme pour demeure un lieu particulier, l'Eden. L'homme est alors heureux, mais heureux comme peuvent l'être les animaux, heureux d'une vie qui n'est pas réfléchie, qui émane directement et uniquement de la vie universelle.... C'était le bonheur, mais c'était le bonheur sans la connaissance, le bonheur qui ne se sait pas et ne se pense pas lui-même. Tel est le paradis ou Eden primitif, le paradis terrestre, l'âge d'or placé derrière nous. C'est la vie naturelle de l'homme, déjà créé, mais non achevé. » (*DE L'HUMANITÉ*, p. 526-527.) Nos philosophes éclectiques désavoueraient sans doute les rêves étranges que M. Le Roux a groupés autour de cette idée fondamentale; mais je crois que leurs désaveux se borneraient là.

Philosophie de l'histoire et le fond même de la Théologie chrétienne. La déchéance de la nature humaine en conséquence d'un crime que commirent nos premiers parents, — la Rédemption par Jésus-Christ, — voilà, pour tout chrétien, les deux faits culminants de l'histoire; et ces deux faits ont un caractère profondément mystérieux. Or, comme tous les rationalistes, M. Cousin supprime le premier; et il met à la place un phénomène psychologique qui, loin d'être une cause de déchéance, est la première condition du progrès; je veux dire, le passage de la vie instinctive à la réflexion (1). Mais la déchéance une fois éliminée, la Rédemption n'a plus de sens; c'est pourquoi M. Cousin lui substitue le perfectionnement de l'esprit par lui-même, ou par l'exercice de ses forces naturelles. Cela fait, que reste-t-il du Christianisme? Un nom trompeur, et rien de plus (2)!

(1) Immédiatement après avoir affirmé, comme nous l'avons vu ci-dessus, que « la spontanéité est l'innocence, l'âge d'or de la pensée, » M. Cousin s'empresse d'ajouter : « Mais la vertu vaut mieux que l'innocence, et la vertu impose une lutte perpétuelle, etc. » La réflexion, avec ses rudes labeurs, est (nous le verrons) la plus excellente de toutes les vertus, suivant nos philosophes éclectiques.

(2) Nous reviendrons sur ce sujet dans le 3^e livre.

§ V.

De la Religion primitive.

Poursuivons la déduction des erreurs auxquelles l'école éclectique devait être naturellement entraînée par ses hypothèses rationalistes concernant l'histoire primitive du genre humain.

S'il n'y a point eu de révélation primitive, si, de l'ignorance absolue, l'homme s'est élevé par ses propres efforts à l'état où nous le voyons aujourd'hui, il a fallu que d'innombrables générations apportassent successivement leur pierre à l'immense édifice de la civilisation. Aussi M. Cousin suppose-t-il que les siècles n'ont pas manqué. Suivant lui, les annales du haut Orient remontent bien au-delà des bornes où s'enferme la chronologie mosaïque (1). S'il fait bonne justice des rêves de Dupuis et de Fourier (2), il adopte en revanche les erreurs de son ami M. Guigniaut sur l'antiquité fabuleuse de la civilisation hindoue : « L'Égypte, dit-

(1) Jouffroy semble aussi attribuer à la civilisation de l'Asie une antiquité extraordinaire. D'après lui en effet, il y a trente siècles, les germes de la civilisation avaient été déjà vingt fois fécondés dans les plaines de l'Asie et vingt fois arrachés par des invasions de barbares ! (*Mélanges phil.*, p. 82-83.)

(2) « Ce qui charma surtout nos philosophes, dit-il dans ses notes additionnelles à l'éloge de Fourier, c'est l'analogie

« il, est presque récente comparée à l'Inde, dont
« la civilisation, la religion, les arts, présentent
« un bien autre caractère d'antiquité, et qui est infi-
« niment plus riche et plus avancée dans les scien-
« ces et dans les lettres (1). » — « Avant le temps
« où le peuple de Moïse prend un caractère histo-
« rique, il y avait derrière le golfe Arabique, par
« delà la Perse, des contrées dix fois plus vastes
« que la Judée, dont la Judée n'avait aucune idée
« et ignorait même le nom. (2). » « C'est incon-
« testablement entre les glaces du pôle et le golfe
« du Gange, entre les montagnes de la Perse et la
« mer de la Chine qu'est la plus haute antiquité
« (3). »

Ainsi donc, au jugement de M. Cousin, les ré-
gions qui dominent le Brahmanisme et le Bouddhis-

me, trompeuse de la religion de l'Égypte avec la religion juive
et la religion chrétienne. Plus tard la critique a démontré :
1° que le théisme juif est précisément l'opposé du panthéisme
Égyptien ; que par conséquent le Christianisme est abso-
lument étranger à ce dernier, et que tous ces rapprochements
des douze signes du zodiaque et des douze apôtres, d'Osiris,
d'Isis et d'Orus avec Dieu, la Vierge et le Christ sont des fo-
lies au dessous des légendes les plus absurdes, etc., 2° que le
zodiaque de Denderah, ce chef-d'œuvre si vanté de l'antique
astronomie Égyptienne est une puérilité assez moderne. •
(Fragments philosophiques, tome II, page 452 et suivantes.)

(1) *Ibidem*. — Voyez sur ce sujet une note à la fin du volume.

(2) *Intr. à l'Hist. de la Philosophie*, 41^e leçon, p. 17.

(3) *Ibid.*, 40^e leçon, p. 28.

me, doivent être considérées comme le berceau du
genre humain, et de toutes les religions qui se sont
répandues primitivement dans le reste du monde.
Au fond, nulle autre hypothèse ne peut mieux
s'harmoniser avec l'ensemble du système histori-
que exposé dans *l'Introduction à l'histoire de la Phi-
losophie*. M. Cousin n'enseigne-t-il pas que la pre-
mière époque du développement humanitaire a eu
pour principe et pour objet l'idée de l'infini ? Et
n'est-ce pas dans le panthéisme brahmanique qu'il
croit trouver la manifestation la plus puissante de
cette idée (1) ? Le Panthéisme méconnaît en réalité
la notion véritable de l'infini, et il lui substitue
celle de l'indéfini ; mais, M. Cousin ayant confon-
du le plus souvent ces deux notions, il n'est pas
étonnant qu'il ait cru voir dans le Védantisme une
sorte de révélation primitive de l'infini.

En se plaçant à ce point de vue, notre philosophe
devait considérer le Paganisme comme la religion
primitive. En effet, parmi les monuments de la lit-
térature sanscrite, il n'en est pas un seul qui ne
soit tout pénétré de Sabéisme, et même de Fétichisme.
Dans les Védas comme dans les Itihâsas, dans les Lois de Manou comme dans les Pouranas,
partout en un mot, nous trouvons pêle-mêle le culte
de la nature avec ses variétés infinies, un polythéisme
anthropomorphique, un panthéisme tantôt idéal

(1) Voir ci-dessus, pages 184, 490, 191.

liste, tantôt matérialiste, enfin le mélange le plus confus d'une mythologie extravagante avec les abstractions les plus subtiles. Il semble même que nulle part le Paganisme ne s'est déployé avec autant de puissance et d'ampleur. Si les compilations syncretistes des sectes Indoues sont les monuments les plus anciens qu'il y ait au monde, la première religion dont l'histoire ait gardé la trace, c'est donc le Paganisme, et non pas le Monothéisme chrétien, comme le suppose le Pentateuque, comme la Synagogue et l'Église catholique l'ont cru constamment.

Loin de reculer devant cette conséquence, M. Cousin l'avoue et la proclame hautement. « L'instinct intellectuel, dit-il, *révéla* à l'Orient un certain nombre de vérités supérieures, dont la forme primitive fut cette forme populaire qui parle aux sens plus qu'à l'esprit, et voile ce qu'elle ne peut encore démontrer; je veux dire cette vieille *mythologie* que je ne crois point du tout l'œuvre calculée, ou la ressource de quelques sages, ou de quelques castes pour éclairer ou pour enchaîner les peuples, mais le fruit nécessaire du premier développement de la réflexion naissante excitée par l'instinct intellectuel qui lui révélait la vérité, et en même temps retenue encore par sa faiblesse dans le monde extérieur, qui lui imposait ses images et par conséquent le symbole (1). »

(1) *Fragments phil.*, t. I, page 240-241. On voit ici ce que

II. — Toutefois, sur cette question comme sur vingt autres, M. Cousin paraît avoir enseigné tour à tour le oui et le non. Ainsi, d'une part, nous venons de l'entendre affirmer que les vieilles mythologies payennes ont été le produit nécessaire de la réflexion naissante; puis, d'autre part, il nous affirme, d'une manière non moins positive, que le premier homme a possédé toutes les vérités nécessaires, aussi bien que le dernier venu dans l'espèce humaine (1). Qu'est-ce à dire? Par ces vérités nécessaires, M. Cousin entend-il seulement les axiômes? Mais au-dessus de ces vérités élémentaires, n'y a-t-il pas des vérités religieuses et morales non moins nécessaires à l'homme? Notre philosophe croit-il donc que les mythologies payennes n'altéraient aucune de ces vérités si importantes? Est-ce que l'existence d'un Être suprême infiniment parfait, créateur, conservateur, législateur souverain du monde visible et du monde moral, n'est pas une vérité nécessaire dans l'ordre

M. Cousin entend par la révélation primitive. Ce n'est rien autre chose que la production des mythologies par l'instinct intellectuel. — Jouffroy enseigne clairement la même erreur: « Si la foi, dit-il, dut être le caractère des croyances primitives, le *mythe* et la figure durent être la forme des premiers dogmes. Tels sont en effet les deux caractères de ces antiques solutions du problème de la destinée et de toutes celles qui, dans la suite des temps, sont sorties spontanément comme elles du sens commun des masses. » (*Mélanges phil.*, p. 430.)

(1) Voir ci-dessus, p. 70.

logique, nécessaire dans l'ordre ontologique, nécessaire en tout sens ? Oui sans doute. Mais peut-être M. Cousin pense-t-il que la notion pure de cet être suprême ne nous est pas nécessaire pour accomplir notre destinée spirituelle ? L'illustre professeur aurait certainement des motifs personnels pour désirer qu'il en fût ainsi, et il paraît bien avoir adopté cette opinion. Mais, comme il a ordinairement plusieurs doctrines sur chaque point, on peut conjecturer avec assez de vraisemblance qu'il a incliné parfois vers le système imaginé par Herbert de Cherbury pour la justification du Paganisme (1). Dans un passage cité précédemment nous l'avons vu soutenir en effet « qu'un père, le dernier des « pères en sait autant que Leibniz sur lui-même, « sur le monde et sur Dieu, et sur leurs rapports « (2). » C'est même à cette théorie qu'il a dû lo-

(1) Si l'on complète le système de Herbert de Cherbury par l'hypothèse du progrès universel, on aura à peu près, je crois, le système historique de M. Damiron. Ce philosophe déclare en effet qu'il accepterait volontiers la théorie exposée dans le 3^e volume de l'*Essai sur l'Indifférence* concernant la marche de la religion, pourvu qu'on substituât à l'intervention surnaturelle de la divinité une loi de développement spontané et indéfini. Or l'ancien système historique de M. Lamennais, c'est le système historique de Herbert surnaturalisé. Cfr *De religione gentium*, par H. DE CHERBURY, le III^e volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, et l'*Essai sur l'histoire de la phil. en France au XIX^e siècle*, Articles LAMENNAIS, d'EKSTEIN, et Conclusion.

(2) Voir ci-dessus, page 70. — Ailleurs, il affirme, avec non

giquement se fixer, depuis qu'abandonnant la métaphysique hégélienne, il est revenu à la profession de foi du *Vicaire Savoyard*. Par malheur, dans l'état actuel de la science historique, cette hypothèse d'une religion naturelle connue spontanément de tous les hommes avec une égale pureté, est devenue plus insoutenable encore qu'elle ne le fut jamais. Quand les Déistes anglais l'inventèrent au XVII^e siècle, les théologiens qui s'occupèrent de la refuter étaient à peu près réduits à étudier le Paganisme dans la littérature grecque et dans la littérature latine; et toutefois, sans sortir de ce champ restreint, le judicieux Leland trouva des données surabondantes pour confondre cette invention chimérique. Mais, de nos jours, le progrès des études orientales a jeté sur ces questions une lumière toute nouvelle (1); et vraiment, s'il y a, dans le domaine des controverses philosophiques et théologiques, une cause évidemment perdue, perdue sans retour, c'est bien celle du Déisme. D'ailleurs, M. Cousin nous a dé-

moins d'assurance, que la science universelle est impliquée dans l'acte de connaissance le plus élémentaire. (Voyez ci-dessus p. 281 et une note à la fin du volume.) Si tout est donné dans tout, il faut bien convenir que les mythologies païennes doivent contenir toutes les vérités religieuses dont l'homme a besoin.

(1) Voyez les travaux de MM. COLEMAN, E. BERNIER, WILSON, S. JULIEN, LASSEN, etc., sur les livres pseudo-sacrés du Brahmanisme, du Bouddhisme et des Taoïsses.

claré, dans un de ses cours, qu'il concevait le Paganisme comme un *Panthéisme matériel et phénoménal* (1). Cette définition est certainement fort inexacte ; car elle attribue aux superstitions payennes une unité qu'elles n'ont jamais eue chez aucun peuple et à aucune époque ; mais enfin, elle nous suffit pour montrer que, d'après M. Cousin lui-même, le Paganisme altérerait profondément le dogme fondamental de la religion naturelle. Comment donc excuser notre philosophie de contradiction ? Il nous enseigne, d'un côté, que le Paganisme a été nécessairement la religion primitive ; puis, de l'autre, que *le premier homme a connu comme nous toutes les vérités nécessaires, et que le dernier des pères* (un kal-mouck, par exemple) *en sait autant que Leibniz sur lui-même, sur le monde, sur Dieu et sur leurs rapports ?* Mais, entre ces deux théories, il faut choisir ; car, ici comme toujours, il est impossible d'harmoniser les contraires.

M. Cousin veut-il être conséquent ? Alors il doit soutenir sans tergiversations que la première religion du genre humain a dû être le Polythéisme le plus grossier. Il sera dans l'erreur, sans doute ; mais il y serait également, s'il supposait que les premiers

(1) « L'homme, dit-il, a dû ne pas distinguer d'abord nettement la substance pure et absolue, mais se préoccuper des phénomènes. Je considère donc le Paganisme comme un panthéisme matériel et phénoménal. » (*Cours de 1818, p. 84.*)

hommes abandonnés à eux-mêmes ont débuté par une religion naturelle parfaitement pure ; or, en adoptant la première de ces deux hypothèses erronées, il se montrera du moins fidèle soit à l'exemple de ses maîtres, soit aux hypothèses fondamentales sur lesquelles s'appuie le Rationalisme.

III.— Il est remarquable en effet que tous les rationalistes dont la hardiesse et la logique ne sont point entravées par une fausse position, s'accordent aujourd'hui à supposer, comme les athées du dix-huitième siècle, que la religion primitive a été nécessairement le Fétichisme. Sur ce point, il n'y a aucune différence essentielle entre Hume, Hegel et l'école *progressiste*. Cet accord ne doit point surprendre : il est le résultat d'une nécessité logique. Quand on veut attribuer uniquement à l'énergie naturelle de l'esprit humain toutes les connaissances que nous possédons, quand on nie toute intervention surnaturelle de la Providence dans le développement du monde moral, on est conduit à placer le point de départ de l'humanité dans une ignorance aussi complète que possible. Or, cette hypothèse une fois admise, il faut bien en conclure que la raison n'a pu débiter par un symbole religieux substantiellement identique au symbole chrétien. Absorbé par ses besoins matériels et plongé dans la vie animale, l'homme primitif, tel que l'imaginent nos philosophes, n'eût pas même songé

à rechercher l'origine du monde; et, s'il en eût eu le loisir et la pensée, il eût sans doute imaginé autant de causes indépendantes qu'il y a de phénomènes différents; il les eût faites à son image; et les eût dotées de ses passions. S'il fût parvenu à comparer, à généraliser, à classer ses observations et à saisir leurs rapports, il n'eût probablement abouti qu'au Dualisme: il eût admis une cause suprême pour les phénomènes bienfaisants et une autre pour les phénomènes malfaisants. Comment en effet n'eût-il pas échoué contre ce redoutable problème de l'origine du mal, qui déconcerte encore tous nos philosophes rationalistes? Peut-être quelques génies transcendants eussent-ils soupçonné l'existence d'une cause unique et universelle; mais se seraient-ils formé une idée exacte de cette cause mystérieuse? On peut certes en douter. Du moins ils n'eussent jamais amené la foule à en faire l'unique objet de ses adorations; car il a fallu une action surnaturelle de la Providence, pour arracher le genre humain au Polythéisme; et pourtant la tradition générale conservait au moins l'idée vague du Dieu suprême. Voyez tous les philosophes anciens: ils n'ont pas converti un seul peuple, une seule ville, une seule bourgade à ce que nos déistes modernes ont appelé la religion *naturelle*, et il n'est pas un de nos missionnaires qui ne les ait surpassés en ce point. Entre tous ces sages, aucun n'a enseigné le Monothéisme pur; aucun n'a tenté de l'établir sur

les ruines du Paganisme (1). Et ce n'est pas seulement la notion de l'être souverainement parfait qui s'est profondément obscurcie dans l'intelligence des philosophes, comme dans celle des peuples; les autres éléments les plus essentiels du dogme et de la morale ont subi des altérations non moins funestes. En un mot, hors de la religion *positive* révélée aux premiers hommes et conservée chez les Hébreux par une providence spéciale, hors du Christianisme pleinement développé depuis dix-huit siècles, vous ne trouverez pas un seul peuple professant la religion *naturelle* pure et complète. Comment donc l'homme abandonné à lui-même, et n'ayant dans la plus profonde ignorance, eût-il pu s'élever tout d'abord à cette religion?

Quand nous observons l'harmonie de toutes les parties du monde, leur admirable proportion au tout, et leur convergence vers un ordre suprême, notre foi à une providence universelle et souverainement parfaite est sans doute puissamment confirmée par ce spectacle; mais l'homme à l'état de brute eût-il été bien propre à contempler les harmonies de la nature? Aujourd'hui même, dans nos sociétés chrétiennes, voyez combien les esprits dominés par les instincts charnels sont peu frappés de cet ordre général et constant: le plus petit dé-

(1) Voyez la *Démonstration évangélique* de LELAND, où ce fait est établi d'une manière irréfutable.

sordre, fût-il exceptionnel, ne fût-il qu'apparent, fait sur eux une impression beaucoup plus vive, surtout quand il blesse leur sensibilité exigeante, ombreuse et irritable (1). D'ailleurs, si claires, si saisissantes que puissent être les leçons de la nature, elles sont tout au moins profondément incomplètes, et ne nous apprennent pas même ce qu'il nous importe le plus de connaître, le but de notre vie, nos devoirs, nos espérances, les mystères du passé et de l'avenir. Joindra-t-on l'observation intérieure à l'observation extérieure? On parviendra peut-être à constater ainsi ce que nous sommes dans cette heure présente, dont la fuite est si prompte; mais on ne réussira jamais à nous dévoiler l'ensemble de nos destinées. D'où vient l'homme? Où va-t-il? Que doit-il faire? Aujourd'hui même

(1) Supposons toutefois que l'homme primitif n'eût pu reconnaître la sagesse admirable qui brille dans le gouvernement du monde; accordons que la sollicitude avec laquelle Dieu prend soin des espèces, n'eût pu échapper à sa vue. Du moins le spectacle du monde n'eût pas suffi pour lui inspirer une foi vive et permanente à cette Providence infinie, dont la bonté paternelle et la justice incorruptible veillent constamment sur tous les détails de notre existence individuelle. Or, comme je l'ai déjà dit, sans cette foi, l'idée de la cause suprême est dépourvue d'importance morale et religieuse. La métaphysique nous offre à la vérité d'autres voies pour arriver à la connaissance de l'être infiniment parfait; mais qui osera dire que l'homme brute se fût élancé du premier bond à la hauteur de S. Anselme, de Descartes et de Leibniz?

la science profane est incapable de résoudre ces hautes questions d'une manière complète. Comment voulez-vous donc que le genre humain au berceau eût improvisé un symbole exact et pur de croyances morales (1)?

Les déistes en appelleraient-ils aux idées innées, au sens moral, au sentiment religieux, à la spontanéité intellectuelle? Mais pourquoi les Egyptiens, les Grecs, les Romains, et de nos jours encore, les Hindous, les Chinois, les Caffras, etc., ne se forment-ils pas un système de religion naturelle aussi pur que celui des peuples chrétiens? Serait-ce par hasard qu'ils manqueraient de la spontanéité et du sentiment religieux? S'il en est ainsi, ces facultés ne sont donc pas inhérentes à notre nature; ou plutôt, si elles nous sont naturelles, il faut convenir

(1) Mais, dira-t-on peut-être, ce sont les systèmes et les passions factices engendrées par la civilisation, qui égarent l'esprit humain, et jettent le trouble dans ses pensées. — Quoi! l'homme est-il donc *naturellement* sans passions? et dans l'état de la nature, avant toute foi morale et religieuse, n'eût-il pas été bien plus encore qu'aujourd'hui, dominé par un sensualisme sans frein? La Pérouse, qui connaissait l'homme de la nature un peu mieux que J.-J. Rousseau, s'écriait dans une de ses lettres: « Je suis mille fois plus en colère contre les philosophes, qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes! » — Lettre à Fleuriot, Botany-Bay, 7 février 1788. — Pour connaître les mœurs des sauvages et des Barbares, il faut lire les savantes recherches de M. GODEFROY DES MOISSEAUX, *Le Monde avant le Christ*, III^e partie.

qu'elles ne sont pas assez vigoureuses pour se développer par leur propre énergie. Ne nous perdons pas dans des conjectures *à priori* sur la portée de la raison en matière religieuse ; observons-la chez les peuples qui se rapprochent le plus de l'état de nature imaginé par les rationalistes , c'est-à-dire chez les peuples qui ont conservé le moins de traditions. Quant au chrétien, la vérité le pénètre de toutes parts dès ses premières années ; il l'a reçue comme le sang qui circule dans ses veines, et il ne peut jamais faire le vide absolu dans son intelligence ; il ne doit donc pas juger par lui-même de ce que pourrait la raison solitaire et dénuée du secours d'une éducation régénératrice. Toutefois, remarquez-le bien, même au sein des nations chrétiennes, les vérités les plus importantes de la religion naturelle ont été profondément altérées par les sectes hérétiques qui ont refusé de prendre pour guide l'autorité de l'Église catholique. Les Gnostiques et les Manichéens n'ont-ils pas essayé d'introduire le Panthéisme et le Dualisme dans la Théologie chrétienne ? De nos jours même, la première de ces deux erreurs n'a-t-elle pas été renouvelée par les théologiens les plus célèbres du Luthéranisme, par les Schleiermacher, les Marheinecke et les Strauss ? Les prétendus réformateurs du 16^e siècle n'ont-ils pas enseigné le Fatalisme, l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, l'inamissibilité de la justice, etc. ? Combien ne s'en faut-il pas enfin que nos

philosophes rationalistes aient une foi inébranlable à tous les articles de cette religion naturelle, dont ils exaltent souvent la clarté et la simplicité avec une trompeuse emphase ? Ne dirait-on pas même le plus souvent que, s'ils ont voué une haine implacable à la révélation chrétienne et à l'Église, c'est parce qu'elles enseignent d'une manière trop précise, trop inflexible, et avec une autorité trop imposante, les vrais principes de la théologie naturelle et leurs conséquences nécessaires ?

Disons-le donc sans hésiter : oui, quand on n'admet aucune révélation surnaturelle, on est conduit nécessairement à soutenir que la Religion a dû commencer par le Paganisme le plus grossier. Il serait trop absurde de prétendre que l'homme créé dans l'ignorance absolue a débuté par un système dogmatique et moral supérieur à ceux de tous les peuples anciens et modernes que n'a point dirigés la tradition orthodoxe. Ainsi, Hégel comprenait fort bien les conditions logiques du Rationalisme, lorsqu'il repoussait de toutes ses forces l'idée d'une religion primitive parfaitement pure, et ses disciples français ont été comme lui très conséquents, lorsqu'ils ont placé dans le Fétichisme le point de départ de l'esprit humain.

IV. — Mais quoi ! Dieu, en créant l'humanité, a-t-il pu la condamner tout entière à croupir, pendant une longue suite de siècles, dans une ignorance invincible des vérités religieuses les plus essentielles ? Seul ici bas

L'homme a reçu les facultés nécessaires pour connaître et pour servir son créateur ; et son œil n'eût pas été fait dès l'origine pour voir, son cœur pour aimer celui qui est la vérité et la vie ! Est-ce donc pour rester dans l'ombre qu'il avait reçu ces larges ailes, qui peuvent le soulever au-dessus de toutes les choses qui passent, et ce regard d'aigle, qui cherche au fond des cieux le soleil divin ! Lorsque nos géologues ont découvert la trace d'un œil dans un fossile grossier, ils en ont conclu qu'à l'époque où ce fossile vivait, la lumière était déjà visible ; et l'humanité eût été produite au sein d'une nuit profonde ! L'oiseau destiné à vivre dans les buissons a reçu une double paupière, de peur que les épines ne le rendissent aveugle. Le brin d'herbe, que nous foulons aux pieds, et le dernier des insectes savent tout ce qui leur est nécessaire pour accomplir leur destinée. La graine la plus chétive discerne et attire tous les sucs propres à la nourrir, mieux que ne pourraient le faire tous les chimistes ensemble ; elle sait, quand l'heure est venue, écarter la terre qui la recouvre, pour épanouir sa tige au soleil ; ou, si elle l'ignore, *quelqu'un du moins le sait pour elle* (1). Toutes nos sciences enfin se fatiguent vainement à observer les soins maternels de la Providence pour ces myriades d'animaux microscopiques qui s'ébattent dans une goutte d'eau. — Et

(1) LAMARTINE, *Harmonies poétiques : l'Idée de Dieu*.

L'homme seul, l'homme encore innocent, l'homme sortant des mains de cette même Providence eût été délaissé par elle ! — Il n'a pas, lui, reçu en partage des instincts qui se développent spontanément, comme ceux du castor ou de l'abeille, pour le conduire, d'une manière infailible, à l'accomplissement parfait de sa destinée. Il est perfectible, mais à la condition d'être enseigné. Sans le secours d'une forte éducation religieuse, ses facultés les plus sublimes demeurent stériles et s'atrophient par les déviations les plus monstrueuses. — Et ce secours lui eût manqué, au moment même où il en avait le plus pressant besoin ! Et il eût été condamné en masse, durant des milliers d'années, à des erreurs profondément corruptrices et aux superstitions les plus dégradantes ! Cela est-il bien vraisemblable ? Peut-on le supposer *à priori*, quand on croit en un Dieu bon et sage ? Évidemment non ! Cela ne saurait paraître possible qu'au point de vue des athées et des panthéistes. Quand on regardé le genre humain comme le produit du hasard, ou comme l'enfant d'une loi aveugle de progrès nécessaire ; quand on ne voit en lui qu'une excroissance du Chimpanzé, oh ! alors, je comprends qu'on refuse de croire à la révélation. Mais, qu'on préfère des hypothèses comme celle de l'état de nature et du Fétichisme primitif, quand on croit sincèrement à la sagesse et à la bonté de la Providence, c'est ce que je ne comprends plus !

D'ailleurs, ces hypothèses aussi arbitraires qu'impies s'évanouissent devant le témoignage impartial des monuments les plus certains. Or, puisqu'il s'agit d'un fait historique, c'est à l'Histoire qu'il appartient en définitive de trancher la question ; c'est elle qui doit nous apprendre si l'homme a commencé par l'état de nature, et si le Fétichisme a été son premier culte. Eh bien, lorsque nous consultons les livres et les traditions qui remontent le plus haut dans le passé, et qui peuvent le plus sûrement nous conduire jusqu'aux sources du genre humain, que trouvons-nous ? Précisément le contraire de ce que le Rationalisme est obligé de soutenir à priori, s'il veut être conséquent. En effet, nul monument payen ne peut nous conduire avec certitude à travers l'antiquité jusqu'au berceau de notre espèce ; et une critique impartiale est obligée de reconnaître qu'il faut s'adresser d'abord au Pentateuque, pour arriver à l'origine de tous les cultes. L'étude complète des traditions universelles est importante sans doute ; mais la Genèse est le premier livre que l'on doit consulter, quand on cherche de bonne foi si l'homme a débuté par le Fétichisme le plus abject, ou par une religion naturelle parfaitement pure, quoique d'origine humaine. Or, Moïse atteste que la religion primitive fut tout à la fois naturelle et surnaturelle dans ses origines, dans son dogme et dans son culte, comme le Christianisme, qui est son développement

annoncé dès l'origine du monde. Moïse nous atteste en même temps que le Polythéisme est une déviation, une chute, et non un premier pas dans la route du progrès spirituel. Nos rationalistes le savent bien ; mais, au lieu de se rendre à ce témoignage authentique et décisif, au lieu de renoncer à leurs hypothèses arbitraires, ils reculent, sans motifs légitimes, ce témoin qui les confond, et ils ne tiennent aucun compte d'une autorité si imposante. Chose étrange ! On étudie, on accepte tout, si ce n'est la Bible ! On enregistre gravement les fables les plus absurdes ; on dépense des trésors d'érudition à bâtir des systèmes sur les fantaisies de tous les poètes payens, sur le sable mouvant de la mythologie ; et l'on rejette cette base de granite que Dieu même avait posée à l'origine des temps pour asseoir solidement l'édifice de l'Histoire ! On accueille avec enthousiasme le plus obscur manuscrit exhumé du fond des pagodes hindoues ; et l'on ne tient nul compte de ce livre vénérable, qui a passé trente-trois siècles au sein d'une tradition lumineuse, sous la protection de la foi la plus vive et du respect le plus profond ! On s'enferme dans la nuit du Paganisme, et l'on refuse d'élever les yeux vers cette lumière éclatante, qui brille au-delà !

Je le sais : une critique haïneuse et une érudition sophistiquée se sont vantées d'avoir éteint l'unique phare qui brille à l'horizon de l'histoire primitive. Mais la vraie science, la science impartiale, ne leur

permet pas de se réjouir en paix dans les ténèbres ; car elle dissipe progressivement les nuages de poussière soulevés par les passions (1). Examinez attentivement les découvertes les plus récentes et les travaux les plus approfondis sur ces importantes questions ; que trouvez-vous ? Quels sont aujourd'hui les livres chinois, hindous, persans, qui peuvent entrer en parallèle avec le Pentateuque, sous le triple rapport de l'ancienneté, de l'intégrité et de la véracité ? Tous ces prétendants à la primauté historique sont déçus à jamais de la réputation trompeuse que l'école voltairienne avait su leur faire ; tandis que l'œuvre du législateur hébreu acquiert chaque jour une autorité scientifique plus incontestable. Les premiers apologistes du Christianisme s'attachaient à prouver que Moïse avait précédé tous les législateurs, les philosophes, les poètes et même la plupart des dieux de l'Égypte et de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de Rome (2). Nous pouvons ajouter maintenant que le fondateur du Judaïsme écrivait longtemps avant les législateurs, les poètes et les philosophes de l'Asie centrale et orientale. Si Pythagore, Zénon, Charondas, Lycurgue, Hérodote, Homère, Hésiode, Sanchoïan, Béroë, Manéthon sont modernes auprès de lui ; Lao-tseu, Con-

(1) Voyez sur ce sujet une note à la fin du volume.

(2) V. S. JESTIN, *Traité de l'Antioche* ; CLÉMENT d'Alexandrie, *Origine* ; S. CYRILLE d'Alexandrie, etc.

ficius, Ssema-thsian, Çakya-mouni, Vyasa, Manou, Zoroastre, lui sont aussi bien postérieurs. Soit donc qu'on interroge la littérature des Hellènes ou les livres des Parsis, des Brahmanes, des Bouddhistes, des Lettrés ou des Tao-ssés, dans quelque secte, chez quelque nation qu'on se place pour observer les origines de l'homme et de la Religion, toujours et partout, on voit apparaître l'œuvre de Moïse au sommet des traditions antiques. C'est donc évidemment vers ce point culminant que l'on doit se diriger tout d'abord, quand on cherche à s'orienter d'une manière certaine dans l'histoire primitive. C'est de là seulement que l'on peut voir se dessiner avec netteté les routes divergentes où s'égarèrent les peuples devenus infidèles. Eh bien ! à l'époque où le Pentateuque fut écrit, le Paganisme n'avait point encore remplacé généralement la foi patriarcale (1). Du reste, si Moïse nous révèle, avec une autorité irrécusable, l'état primitif de la Religion et les données surnaturelles qui constituèrent à l'origine

(1) L'abbé Le Balleux a prouvé, par le témoignage des livres saints, qu'au temps de Moïse et de Josué, les traditions primitives subsistaient encore avec vigueur chez les Égyptiens et chez les peuples de la Chaldée, de l'Arabie et de la Palestine, quoique déjà la pureté du culte fut altérée en beaucoup de lieux par le mélange de diverses superstitions, ou même par une idolâtrie abominable. — Voyez son *Histoire des Causes premières*, section II, article 4, page 116-125. — Cfr. les *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, tome LXXI, p. 88 et suiv.

le patrimoine fécond de notre nature (1), son témoignage est confirmé d'une manière éclatante par les peuples mêmes qui dissipèrent honteusement les trésors spirituels placés dans leur berceau. A mesure que les recherches de nos savants illuminent les ténèbres de l'antiquité, il devient en effet de plus en plus manifeste que les faux cultes et les mythologies du Paganisme étaient, comme les hérésies modernes, des altérations d'une foi pure et divine. Si monstrueuses que soient le plus souvent ces altérations, l'empreinte auguste des vérités primordiales est encore visible sous les erreurs et abus qui l'ont défigurée (2).

(1) Voyez les notes à la fin du volume.

(2) Voyez les notes à la fin du volume.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet.

§ I.

Syncretisme payen.

Nous avons exposé les erreurs insinuées plus ou moins nettement par MM. Cousin, Damiron et Jouffroy, concernant les origines de l'espèce humaine, son état primitif et la religion qu'elle dut professer d'abord. Il nous faut étudier maintenant les idées de ces philosophes sur le développement historique de la Religion.

I.—Ici, comme presque partout, M. Cousin s'est à peu près contenté de traduire, de suggérer ou de supposer les théories développées par ses maîtres d'outre-Rhin. Pour éclaircir ce qu'il y a d'obscur et d'incomplet dans son enseignement *exotérique*, nous devons donc, suivant notre méthode habituelle, nous faire initier d'abord à son enseignement *ésotérique*. Schelling et Hegel seront nos initiateurs.

D'après Schelling, chaque peuple de l'antiquité a contribué pour sa part à la formation de notre